



Le Réserviste - Revue de presse

**Du dim. 7 oct. au
mar. 30 oct. 2018**

**Service
de presse Zef**

01 43 73 08 88

Isabelle Muraour
06 18 46 67 37

Emily Jokiel
06 78 78 80 93

Clara Meysen
06 75 45 65 55

contact@zef-bureau.fr
zef-bureau.fr

**Théâtre
de Belleville**

01 48 06 72 34
94, rue du Faubourg
du Temple, Paris XI

M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

theatredebelleville.com

Tarifs

Abonné.es 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€
(-1€ sur la billetterie en ligne)

« C'EST L'HISTOIRE D'UN FEIGNANT QUI RÊVE DE GLANDER »



LE RÉSERVISTE

**Du dimanche 7 octobre au
mardi 30 octobre 2018**

Le lundi et mardi à 21h15

Le dimanche à 20h30

Durée 1h20

Texte Thomas Depryck

Mise en scène Alice Gozlan

Collaboration artistique Zacharie Laurent

Création lumière Sarah Meunier-Schoenacker

Régie et regard bienveillant Genséric Coléno Demeulenaere

Administration /production Laura Cohen

Production Cie A(.)

Avec le soutien d'Anis Gras, de l'Apostrophe - Scène Nationale de Cergy-Pontoise, Jeune Théâtre National,
la Cave à théâtre, Cie Annibal et ses éléphants, Mains d'Oeuvres, la Fonderie, la SPEDIDAM,
Arcadi - Île-de-France



Le réserviste du travail vit sur sa réserve

Travail et chômage, un couple qui franchit allègrement les portes de l'absurde dans cette pièce au Théâtre de Belleville, à Paris, jusqu'au 30 octobre 2018.

La pièce commence sur le choc. Un chômeur se découvre « réserviste » quand un conseiller d'une agence pour l'emploi, un tantinet anar, lui explique qu'un certain taux de chômage est jugé nécessaire par le système néo-libéral à fin d'exercer une pression sur ceux qui travaillent et de mieux les tenir à merci. Ces chômeurs constituent la réserve. Il en fait partie. Marx, Madonna et la bière belge.

Et la lumière illumine alors notre Candide qui s'ignorait si important.

Même Karl Marx évoque cette notion. Réserviste, une place à tenir, pour lui le loser chômeur. Et un travail de longue haleine entretenu par de la bière belge, au rôle conséquent, comme celui de Madonna, dans cette histoire signée par justement un natif d'outre-Quévrain, Thomas Depryck, jeune auteur primé, dont une fois pour *Le Réserviste*.

Michel Pourcelot, 15 octobre 2018



Car le théâtre de Belleville fait la part belle à la création contemporaine, engagée et excentrique, on fait totalement confiance à sa programmation jeune, insolente, douée d'un esprit critique des plus rafraîchissants.

Cette fois-ci, pour la création *Le Réserviste*, ils sont trois comédiens sur la scène du théâtre de Belleville : Zacharie Lorent, Julia de Reyke et Mélissa Irma. Ensemble, ils s'emparent du texte du dramaturge Thomas Depryck, ici mis en scène par Alice Gozlan.

L'idée ? Parler du chômage et de notre rapport au travail, mais de façon complètement absurde.

Les trois acteurs se déguisent en personnages un peu fous, tantôt dotés de masques de paresseux, tantôt conteurs. On y parle de l'histoire mystérieuse du Réserviste – qui donne son nom à la pièce et éveille toute notre curiosité –, de piratages des ondes de France Inter et de bière belge, dans un mélange d'une heure et vingt minutes plutôt cocasse.

Irrévérant, actuel, le texte de Thomas Depryck possède ce charme du théâtre absurde, qui donne autant envie de rire que de pleurer. Quoiqu'il en soit, on sort du théâtre de Belleville revigoré.



Le *Réserviste* peint l'histoire d'un chômeur qui décide de ne plus chercher de travail. Lors d'une visite au bureau de l'emploi, un conseiller lui explique sa théorie : le système néolibéral entretient à dessein le chômage, qui constitue une réserve afin d'exercer une pression constante sur ceux qui travaillent. Cette catégorie « privilégiée » se doit donc d'être prête à tout car elle est tout à fait remplaçable par une des nombreuses personnes de la réserve. Le protagoniste décide alors de devenir réserviste.

Le texte, publié en 2013 par Thomas Depryck (auteur belge récompensé à deux reprises par le prix Georges Vaxelaire), est porté au plateau par la compagnie A. Alice Gozlan, ancienne élève du Studio d'Asnières, met en scène trois comédiens (Julia de Reyke, Zacharie Lorent et Mélissa Irma) dans un spectacle aux allures de conte des temps modernes. Les acteurs y interprètent trois narrateurs-conteurs qui semblent représenter trois facettes d'un même personnage, ou trois potentialités d'une même histoire : la fille naïve avec son manteau de pluie et son arrosoir, la fille rebelle vêtue de noir et le garçon semi-adulte quelque peu perdu dans une société où il ne trouve pas sa place.

Cette société, c'est celle du travail, érigé en valeur fondamentale. Nous nous définissons par notre activité professionnelle : celle-ci suffit, d'une certaine façon, à exprimer tout ce que nous sommes et sert de filtre pour nous intégrer (ou non) dans la société. « *Tu fais quoi dans la vie ?* », demande-t-on toujours à une personne que l'on rencontre. La théorie exprimée par le conseiller à l'emploi n'est pas sans rappeler le lien entre chômage et niveau de salaires démontré par Phillips : plus le taux de chômage est élevé, moins les salaires augmentent. Aussi, les réservistes (ou les « assistés », tel que d'autres les appellent) doivent exister pour exercer une pression sur ceux qui travaillent : un salarié effrayé par la perte de son emploi sera bien moins susceptible de demander une augmentation.

La scénographie rappelle une aire de jeux pour enfant, avec son gazon artificiel et ses éléments épars. C'est aussi un spectacle sur l'innocence de l'enfance que l'on ne veut pas perdre. Tel Peter Pan envolé pour le Pays Imaginaire, le protagoniste choisit de devenir réserviste et ainsi d'échapper au modèle sociétal qu'on lui propose et auquel il ne parvient pas à s'identifier.

Si la théorie de la réserve arrive assez tardivement dans le spectacle, le protagoniste plonge assez rapidement dans le délire sans même réfléchir au sens du propos tenu par son interlocuteur. La pensée du conseiller à l'emploi était certainement le fruit d'une réflexion, d'un cheminement de pensée. Or, le personnage est incapable d'avoir cette même réflexion et c'est ce qui fait de lui, par la suite, un marginal. Il ne voit pas cela comme le signe d'une manipulation volontaire au profit de la consommation de masse mais au contraire comme une opportunité à saisir. Notons également qu'il croit son premier interlocuteur avec une facilité déconcertante tandis qu'il a du mal à prêter attention au discours du conseiller suivant (qui lui rappelle qu'il doit chercher du travail). Ce que nous montre la mise en scène, plus qu'une société malsaine, c'est l'incapacité de la population à penser par elle-même. Le protagoniste est certes perdu mais c'est parce qu'il ne développe pas sa réflexion sur le monde qui l'entoure qu'il ne peut pas s'en sortir (mais en a-t-il seulement les moyens ?). Pendant tout le spectacle, il reste donc un enfant oscillant entre un divertissement populaire auquel il est accro (concert de Madonna, télévision, consommation de porno) et une ode à la paresse. Nous sommes loin, encore, d'un appel à la résistance ou au boycott.

C'est, dans l'ensemble, un spectacle réussi surtout par l'énergie et l'enthousiasme que déploient les comédiens. Le peu d'interactions ne les empêche pas de tenir une écoute rigoureuse et toujours précise de leurs partenaires, ce qui sert évidemment le spectacle et l'histoire qu'ils racontent.

DE LA COUR AU JARDIN

Des critiques, des interviews webradio.

Vive le devoir de Réserve !
Seulement voilà, être réserviste n'est pas donné à tout le monde !
C'est une école de volonté, de courage, et d'abnégation, aussi...
N'est pas réserviste qui veut...

Tout au moins, au sens marxiste du terme. Pour l'auteur du « Capital », en effet, le réserviste, c'est celui qui fait partie de « l'armée de réserve » de travailleurs, c'est à dire l'ensemble des travailleurs potentiels qui n'ont pas d'emploi. Une armée produite volontairement par le monde du capital et du patronat, permettant ainsi de réduire le coût des salaires, avec le rapport de force du côté des employeurs : « Si t'es pas content, y'en a d'autres qui attendent après ta place ! »

Pour Thomas Depryck, l'auteur du texte, Manu est ce réserviste, ce jeune homme qui a choisi délibérément de ne pas travailler, pour être fin prêt le jour où lui sera enfin proposé un job à la mesure de ses envies et de ses compétences. Logique.

Et l'auteur de nous proposer un théâtre de l'absurde, un théâtre loufoque, qui va placer les spectateurs face à leurs propres représentations de la supposée « valeur travail ».
Nous assistons à une farce sociétale qui présente les dérives d'un monde incapable (sans doute volontairement et sciemment) de fournir un boulot à tous ceux qui en auraient besoin.

Alice Gozlan a donc mis en scène ce pamphlet engagé,
drôle et parfois surréaliste en ayant une excellente idée : démultiplier le narrateur.
Ici, Manu sera interprété par trois jeunes et excellents comédiens.

Ils nous accueillent d'ailleurs sur scène, nous interpellant avec gouaille et jovialité. Sur le plateau, c'est l'appartement de Manu, recouvert d'une moquette d'herbe verte, et aux nombreuses plantes vertes. Nous regardons en fait une sorte de vivarium, dans lequel s'agitent les trois tiers d'une petite fourmi très peu travailleuse. Une fourmi qui n'entre pas et ne veut pas entrer dans les codes et la normalité de la fourmilière.

Les trois comédiens vont interpréter cette fable avec une belle énergie et un plaisir indéniable et bien visible de jouer ensemble. Ces trois-là se connaissent et ont l'habitude d'être côte à côte sur un plateau.

Chacun aura droit à « sa » grande scène, qui la réservation téléphonique d'une place pour un concert de Madonna, qui un face-à-face explosif avec un employé de Pôle-Emploi, qui une scène de dépression d'anthologie. Les trois feront fonctionner à plein régime les zygomatiques des spectateurs. On rit énormément.

Julia de Reyke, Melissa Irma et Zacharie Lorent impulsent à cette critique de la société
du labeur, et au dézingage en règle de la star-up nation,
une force dramaturgique à la fois étonnante et jouissive.

Que de boulot pour jouer l'éloge de la paresse (car c'est bien de cela qu'il s'agit),
et de l'échec volontaire.

De temps à autres, ils vont d'ailleurs revêtir chacun un masque drôlissime de paresseux (un
aï en deux lettres pour les cruciverbistes...), afin de pirater France Inter, Nicolas Demorand et
Marie-Pierre Planchon à la météo, et par là-même distiller le message de Manu.
(Et au passage, boire également force bières belges...)
Oui, nous sommes aliénés, oui nous aussi, intégrons la Réserve !

Ces séquences auront leur lot de runing-gags (le test des micros, les doigts d'honneur
et j'en passe), des séquences drôlissimes.

On l'aura compris, metteure en scène et comédiens ont posé un vrai regard lucide sur le texte
de Depryck pour en tirer une vision à la fois drôle, mais également glaciale.
Une vision qui nous provoque, une vision qui nous place devant notre propre responsabilité :
dans quelle mesure, participons-nous personnellement à cette aliénation collective ?

Voici un théâtre-citoyen qui ne manque pas de donner à réfléchir, même et surtout passée la
porte du théâtre de Belleville.
Une bien belle et nécessaire entreprise que je vous recommande vivement.

Ne manquez surtout pas la lecture du générique de fin, associée à des petites vidéos revenant
sur le personnage de Manu. C'est hilarant !

Mais sinon, le prénom « Manu », ne me dites pas que c'est le hasard... Suivez mon regard...



C'est l'histoire de Manu, qui prétend échapper aux contraintes, un chômeur à qui rien ne convient dans ce que Pôle Emploi lui propose : « pas intéressé » ou « pas compétent ». Il s'installe dans « la réserve », celle qui existe, dit Karl Marx, pour exercer une pression sur ceux qui travaillent et sur leurs salaires.

On doit cette ode à la paresse à un auteur belge Thomas Depryck. On pense bien sûr aussi à Paul Laffargue et son « Droit à la paresse » qui visait à la fin du XIXème siècle à démythifier le travail et sa valeur excessive dans les sociétés capitalistes. La bonne idée de la metteuse en scène Alice Gozlan a été de détrippler Manu. Tantôt fille en ciré jaune avec son arrosoir vert (Mélissa Irma) incarnant le chômeur qui, avec un air entre perdu et désolé, s'accroche à l'idée de ne pas travailler (à la limite PDG lui conviendrait !), tantôt Garçon (Zacharie Lorent) qui se coule avec plaisir dans le rien faire, mais s'y noie aussi un peu, tantôt enfin rebelle vêtue de noir (Julia de Reyke) qui se mue en employée autoritaire de Pôle Emploi rappelant aux autres Manu que « dans la vie on ne fait pas ce qu'on veut mais ce qu'on peut » et qu'il leur faut rentrer dans le rang et chercher du travail. Que ces trois perdants paumés s'appellent Manu ne peut être un pur hasard ! Pour compléter l'ambiance loufoque les trois Manu se couvrent parfois le visage d'un masque grotesque pour pirater France Inter, qu'ils transforment, tout en buvant force bières belges et à coups de doigts d'honneur répétés, en Radio Paresse. Même si c'est un peu brouillon et un peu long, on s'amuse à ce jeu absurde qui n'est pas dénué de sens et qui est porté par un trio d'acteurs dynamique.

Micheline Rousselet

La **l**critiquerie

La jeunesse s'insurge et crée au théâtre de Belleville

Dans cette pièce absurde et énergique, sur les thèmes du chômage et du rapport au travail des jeunes générations, pointe une ode au droit à la paresse, menée avec humour et créativité. Mais pas uniquement.

Sur la belle scène du théâtre de Belleville, deux des comédiens arrangent le public dès l'entrée des premiers spectateurs. « Il y a des gens qui ont traversé la rue ce soir ? », s'amuse-t-ils en référence à la dernière punchline présidentielle. « Nous, on a beaucoup essayé », poursuivent ils, « au top du top de la motivation ». Nous sommes dans la « réserve », un appartement en colocation dont les 3 jeunes habitants sont submergés de plantes « sauvées » par leurs soins. Le trio est le plus souvent noyé dans les « vagues de pixel » de la télévision, qui « défile en continu » des images qui leur donnent le tournis. Dans une narration originale à trois, l'histoire est ici racontée à la première personne du singulier. Le personnage principal se pose beaucoup de questions. Le téléviseur est-il « plus con » que lui ? Comment éloigner « les parasites » ? Mais il ne faut pas s'y tromper ici : la pièce n'est pas qu'un bric à brac délirant parcouru de phrases percutantes en rafale. Cette création théâtrale porte une vraie réflexion autour de « l'armée de réserve des travailleurs ». Un concept économique développé par Karl Marx, qui désigne l'ensemble des travailleurs potentiels qui n'ont pas d'emploi. Cet excès de population volontairement produit par le capital, selon Marx, permettrait de réduire les salaires et de maintenir le rapport de force du côté des employeurs.

De l'art d'échouer du paresseux

Dès lors, notre héros des temps modernes se trouve enfin un statut : celui de réserviste. Un sens à sa vie que ne partagera pas l'ANPE, radiant bientôt le jeune-homme de ses listes.

Dans cette création, l'équipe artistique n'a pas peur de casser le rythme. A différents moments de la pièce, nous assistons à la prise de pouvoir d'une radio pirate sur les ondes de France Inter. Les 3 comédiens cachés derrière leur masque de paresseux, une bière belge à la main, forment « Radio paresse », produisant un effet de surprise très amusant et réussi. Une image puissante d'ailleurs reprise dans l'affiche de la pièce. Dans cette mise en scène moderne et relevée, et ce texte clair au franc-parlé rafraichissant, le spleen moderne 100 000 volts traite le sujet le plus sérieux, celui du sens de la vie, avec une dérision et une imagination saisissantes. On aime la musique pop de la bande son, et les projections de phrases qui nous interpellent entre deux questions existentielles. *Le réserviste* est une introspection nihiliste parfois douloureuse, éclairée et adoucie par le talent de l'équipe artistique, dans une mise-en-scène inimitable. On pourrait reprocher ici le trop plein d'idée qui viendrait parasiter notre compréhension de l'histoire, mais il ne faut jamais décourager l'intention créative des jeunes artistes. Surtout ceux qui prennent des risques en expérimentant, partageant avec les spectateurs toute l'essence de leur créativité, et leurs pensées les moins socialement acceptables.

Une pièce à découvrir rapidement au théâtre de Belleville.

Aurélie Brunet, le 22 octobre 2018



LE RÉSERVISTE. ENTRE L'ÉLOGE DE LA PARESSE ET LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE

Une banquette marron, une table en bois brut, un verre carré, des plantes vertes, un personnage et trois narrateurs.

Toute l'intelligence de la mise en scène tient à ce jeu à trois qui dynamise ce monologue introverti, rythme le déroulement de la pièce et offre même un effet burlesque assez savoureux. C'est l'histoire d'un mec banal. Celui dont on ne parle pas, celui qui n'a rien à raconter, dont la vie est complètement vide, celui qui n'a pas traversé la rue quoi.

C'est l'histoire d'un loser, d'un paresseux qui ne veut rien faire, juste profiter de la vie, juste profiter de ces journées en buvant des bières et regardant des vidéos. Mais la vie ce n'est pas comme ça, à moins d'être milliardaire et encore. Ainsi, on assiste à sa recherche d'emploi, à sa lente réincorporation dans la société laborieuse. Un chemin compliqué, semé d'embûches et d'épreuves. Entre ses rendez-vous à pôle emploi qui en prend pour son grade et ses premières journées dans le bâtiment on le suit dans une succession de travers, montagnes russes du demandeur d'emploi. C'est une comédie acide, une fable satirique qui nous interpelle sur nos postures de vie, postures que nous croyons bien souvent maîtriser mais qui dans un contexte inédit nous donne à réfléchir. Cette histoire nous renvoie à tous les clichés de notre société autour de la réussite, du travail, du rôle que nous donne notre fonction, du rôle social que nous « jouons » vis-à-vis de nous-même et des autres. Qu'est-ce que cela veut dire réussir sa vie ? C'est quoi une position sociale ? Qu'est-ce qui me donne ma position ? Pour résumer la clé au final c'est l'argent et le travail est un moyen de s'en procurer. Mais pas que...

On s'interroge donc aussi sur le travail. Qu'est-ce que le travail, pourquoi on doit travailler ? Le personnage de cette fable est tout le contraire. Il ne veut pas travailler ou tout du moins il ne veut pas travailler pour faire n'importe quel travail, PDG il veut bien par contre ...

Le texte oscille ainsi entre une ode au droit à la paresse avec des intermèdes radio pirate très drôles et une critique de notre société à la Guy Debord.

La mise en scène est intelligente, enlevée et donne une tournure burlesque à l'ensemble.

Bref une soirée agitateur de méninges où on rit beaucoup parfois jaune mais une soirée divertissante assurément.

Fabienne Schouler, 29 septembre 2018



M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

94, rue du Faubourg du Temple, Paris XI

theatredebelleville.com
01 48 06 72 34

EN OCTOBRE AU TDB

END/IGNÉ

De Mustapha Benfodil
Mise en scène Kheireddine Lardjam

L'ÉVEIL DU PRINTEMPS

De Frank Wedekind
Mise en scène Marion Conejero

LE SYNDROME DU BANC DE TOUCHE

Création | De et avec Léa Girardet
Mise en scène Julie Bertin

PROCHAINEMENT

LE SYNDROME DU BANC DE TOUCHE (Nov.)

Création | De et avec Léa Girardet - Mise en scène Julie Bertin

END/IGNÉ (Nov.)

De Mustapha Benfodil - Mise en scène Kheireddine Lardjam

PARADOXAL (Nov.)

Texte, mise en scène et interprétation Marien Tillet

ABEILLES (Déc.)

Création | Texte Gilles Granouillet - Mise en scène Magali Lériss

BÉRÉNICE/PAYSAGES (Déc.)

Création | D'après Jean Racine - Mise en scène Frédéric Fisbach

LOVE LOVE LOVE (Déc.)

De Mike Barlett - Mise en scène Nora Granovsky

DÉSObÉIR LE MONDE ÉTAIT DANS CET ORDRE-LÀ QUAND NOUS L'AVONS TROUVÉ (Déc.)

De Mathieu Riboulet - Mise en scène Anne Monfort

Tarifs • Abonné.es 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€ (-1€ sur la billetterie en ligne)